© Florent Duffour

Yves Lepesqueur : éloge de l'orientalisme

Pour en finir avec Edward Saïd !

Propos recueillis par **Olivier François**

Le titre étonne et détonne : *Pourquoi les Libanaises si séduisantes.* Son auteur, Yves Lepesqueur, qui a longtemps vécu et travaillé au Levant ainsi qu'en Arabie saoudite, en Inde et en Iran, brosse un tableau décapant des tourments identitaires et politiques qui agitent le Proche-Orient et l'Europe.

ÉLÉMENTS : Le point de départ de votre méditation est une question que les esprits graves jugeront frivole : pourquoi les Libanaises sont-elles si séduisantes ? « Les questions de la séduction, de l'érotisme nous mènent droit au cœur d'une civilisation », écrivez-vous. Qu'est-ce que le charme de la femme libanaise nous dit – ou nous disait – de l'Orient ?

YVES LEPESQUEUR. J'ai parlé de « Libanaises » pour qualifier un style de féminité qui n'est pas propre au Liban, que l'on trouverait aussi dans d'autres pays orientaux, mais qui est particulièrement bien représenté au Liban. Ce titre s'est imposé parce que ce texte s'est écrit exactement comme je le raconte à sa première page : une conversation avec ma femme sur le goût de séduire manifesté par les « Libanaises » m'a amené peu à peu, en tirant le fil de cet écheveau, à une méditation sur « l'histoire du Proche-Orient au XX^e^ siècle ». D'où venait donc le charme des Orientales avant qu'elles ne succombent au *bodybuilding* et à la chirurgie esthétique ? D'une façon inimitable de se tenir sur une ligne de crête : ni réserve revêche, ni provocation vulgaire. Elles n'étaient ni timorées ni arrogantes. Leurs sourires engageants mais avec retenue, leurs tenues élégantes et séduisantes, mais jamais indécentes, étaient comme une invitation à une possibilité impossible, comme si l'irréalisé valait plus que la banale satisfaction du désir. Cette discordance entre l'appétit pour la vie en ce monde, l'amour de sa beauté, de ce que touchent les yeux et saisissent les mains et la certitude que ce qui est pleinement réel doit rester insaisissable n'est-elle pas aussi la tension qui fait vibrer la culture proche-orientale, dans toutes ses réalisations artistiques, philosophiques, théologiques ?

Plonger dans l'Orient, c'est retrouver une humanité vibrante, merveilleuse et exaspérante. Tel fut mon vagabondage en esprit parti d'une conversation familière. Si, après ce vaste détour, on réalise que ces Libanaises d'allure fort libre, que l'on dit occidentalisées, sont en réalité de fidèles héritières de la culture orientale, tandis que les islamistes si sérieuses, si sûres d'elles, ces femmes si engagées dans la réforme sociale et morale, revêches comme des militantes trotskistes ou féministes, n'ont plus rien à voir avec la tradition orientale ni musulmane. Une inversion se dévoilait : la tradition vivante était du côté où on ne l'attendait pas ; le reniement de cette tradition était du côté de celles, et ceux, qui prétendaient à l'authenticité d'une identité immuable.

ÉLÉMENTS : Vous ne craignez pas de céder à l'orientalisme ?

YVES LEPESQUEUR. Pourquoi « orientalisme » est-il devenu un terme péjoratif ? Bien que ses œuvres artistiques, savantes, littéraires, etc. soient de qualité inégale (très haute pour certaines), l'orientalisme a été un mouvement passionnant. Il naît au moment où les Occidentaux commencent,

© Florent Duffour

Chroniqueur à *L'Atelier du roman*, Yves Lepesqueur nous livre un essai tout en nuances, une histoire des mentalités au prisme des mœurs, entre le voilement et le dévoilement des corps, qui se lit comme *Le nu vêtu et dévêtu* de Jacques Laurent.

l'avouant ou non, à douter des bienfaits de la modernité technicienne, rationnelle et glaciale. L'Europe, qui jusqu'alors n'avait guère manifesté d'intérêt pour les autres civilisations, devient curieuse de l'Orient musulman, de l'Inde, de la Chine, etc. Comme il s'agit d'un vrai mouvement culturel, il est nourri par de vrais besoins : on ne va pas vers un sujet d'étude, quel qu'il soit, en laissant en arrière sa personnalité, ses interrogations. Les orientalistes sont allés vers les Orients avec leurs besoins et questions d'Occidentaux, exactement comme les Orientaux qui lisent aujourd'hui la littérature occidentale la lisent en fonction des malaises de leur propre société. Dire que les orientalistes ont appréhendé l'Orient selon leur propre attente est une plate évidence. C'est pourtant cette platitude, présentée comme une découverte, qui a fait la fortune d'un auteur comme Edward Saïd, pur produit de l'Université américaine, bien que d'origine palestinienne. Sa critique de l'orientalisme est une sorte d'anticipation encore policée de ce que sera le « wokisme » nourri de ressentiment victimaire. L'étrange est que même dans des milieux peu perméables à cette idéologie, on reste impressionné par une critique de l'orientalisme aussi indigente.

Il n'y a aucun sens à se demander si l'orientalisme donne une image objective de l'Orient. Je ne vois pas ce que pourrait être une « image » objective, dont serait absent le sujet qui l'a formée dans son « imaginaire ». En revanche ces questions sont pertinentes : « Cet auteur a-t-il été honnête ? Ce qu'il décrivait existe-t-il ? » Sans doute, dans le XIX[e] siècle puritain, était-on frappé par l'atmosphère de sensualité qui émanait de l'Orient. Mais si on allait le chercher en Orient plutôt qu'en Nouvelle-Angleterre, c'est qu'il s'y trouvait ! Quiconque a un peu vécu parmi les Orientaux sait ce qu'il en est. Cette sensualité empreinte de poésie est bien évoquée par certaines scènes de *Noce en Galilée*, le magnifique film de Michel Khleifi, un réalisateur palestinien, pas un Occidental libidineux fantasmant sur les harems !

Il est remarquable que la critique de l'orientalisme par les Arabes sérieux, trop sérieux, se concentre sur cette question de la sensualité. Certains orientalistes ont commis de lourdes erreurs, par exemple les islamologues d'autrefois affirmant à la suite de Renan que la philosophie en islam est morte après Averroès (thèse qui a encore de très attardés défenseurs). Mais ces erreurs non dépourvues d'une certaine malhonnêteté ne gênent pas les Arabes pourfendeurs de l'orientalisme : ce qui les gêne, c'est l'érotisme de quelques tableaux ou les frasques de Flaubert en Égypte. Est-ce parce que cette sensualité bien réelle leur fait honte ? La très riche littérature érotologique en arabe, que traduisait naguère René R. Khawam, est une réalité, ce n'est pas une invention d'orientaliste. Mais les Arabes modernes (laïques ou islamistes) préfèrent l'oublier. En somme, le reniement de soi et la honte du passé s'appliquent tout particulièrement à une tradition de sensualité et de séduction. Ce qui me convainc, vous excuserez mon immodestie, que mon point d'entrée n'était pas mal choisi.

ÉLÉMENTS : « Ce qui se cache sous l'histoire de l'Orient depuis un siècle et plus, c'est le besoin de se renier, de renier sa complexité », affirmez-vous. Pourquoi ne considérez-vous pas les nationalismes arabes et les islamismes contemporains comme des « réveils » ou « des renaissances » ? Un Nasser n'est-il pas l'exemple d'une résistance à la domination et à l'humiliation ?

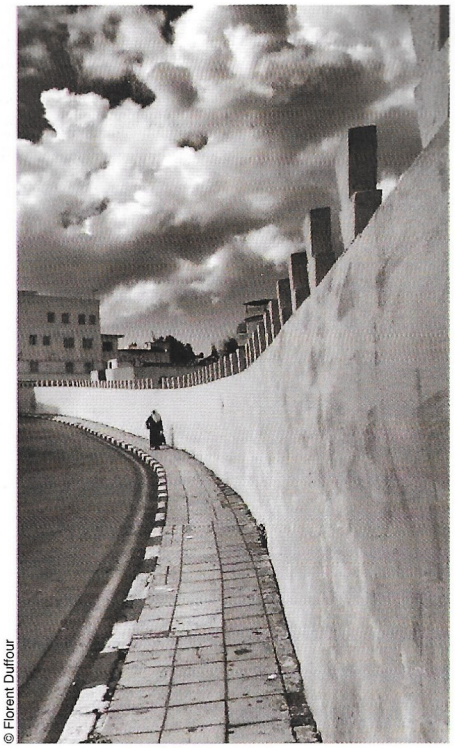
YVES LEPESQUEUR. On est irrémédiablement dominé lorsqu'on essaie de résister à la domination en employant les armes du vainqueur et en poursuivant les mêmes buts que lui : il devient alors le modèle. On a appris à l'envier, à vouloir être lui. On veut avoir de l'instruction publique, comme les Occidentaux (Flaubert se moquait de cette ambition), parce qu'on a appris à avoir honte de la culture populaire orale. On veut que le pétrole soit exploité par des ingénieurs autochtones, parce qu'on a appris à admirer les exploits des ingénieurs (leur don sinistre d'enlaidir la Terre). L'appel à la renaissance est en fait un appel à la conformité : devenir semblable au dominant et son égal, en apprenant comme lui à dominer le monde. L'appel à la fierté est l'aveu d'une humiliation qui ne vient pas de ce que l'adversaire est temporairement plus fort, mais qui se nourrit de la conviction amère que l'adversaire victorieux vaut mieux que soi. Quand on fait fructifier l'héritage de ses ancêtres, on le fait avec humilité, il n'y a pas besoin d'en être fier, ni de se proclamer « fier d'être Arabe » ou « fier d'être musulman » ou « fier d'être Français ». La *pride* est d'ordinaire le signe de la honte et du ressentiment, sur lesquels elle se veut un baume.

ÉLÉMENTS : L'Arabie saoudite est un pays où l'islam le plus fondamentaliste cohabite, semble-t-il assez paisiblement, avec le consumérisme le plus débridé et le plus ostentatoire. L'Arabie saoudite est-elle une Islamérique ?

YVES LEPESQUEUR. C'est un bon raccourci, j'aurais aimé l'inventer. Les Saoudiens, parmi lesquels j'ai vécu quatre ans, sont des gens paisibles et bienveillants, tout comme les Américains de la *Bible Belt* : ils ne veulent surtout pas de problèmes, ni avec leur conscience, ni avec le bon Dieu, ni avec les bonnes femmes. Le modèle saoudien, c'est une société vertueuse, prospère, morale, formellement religieuse, parfaitement protégée du doute, des inquiétudes de l'âme. Comme cela est atrocement ennuyeux, il ne reste que la consommation pour mettre un minimum de sel dans l'existence ; ainsi se juxtaposent le centre commercial gigantesque et la mosquée qui ressemble à un aéroport. Tout cela a été possible en Arabie et dans le Golfe, non seulement parce que ces pays ont des richesses naturelles, mais surtout parce qu'ils ont toujours été à l'écart des grands centres de la culture islamique. On pourrait faire un parallèle avec l'Europe : ce n'est pas au cœur du monde catholique, dans la divine Italie, qu'a prospéré le puritanisme, mais dans la marginale Écosse, dans les marginales Scandinavies. Puis le fléau s'est répandu à mesure que s'affaiblissaient les défenses immunitaires de la culture catholique. De même, le wahhabisme, à partir du Najd, s'est répandu progressivement tandis que s'affaiblissaient les défenses de l'islam de tradition, centré sur la spiritualité et non sur l'ingénierie sociale.

ÉLÉMENTS : Le deuxième essai de votre livre, *On a bien progressé*, offre un tableau crépusculaire d'une Europe confrontée à l'immigration de masse, au terrorisme et à son propre déracinement. Vos analyses s'appuient notamment sur ce livre essentiel de Simone Weil, *L'enracinement*, dont vous citez cette formule : « Qui est déraciné déracine. » Récusez-vous complètement ce « choc des civilisations » ?

YVES LEPESQUEUR. On peut toujours dialoguer avec ceux qui réalisent que quelque chose ne va pas et qui essaient de le comprendre. Mais s'ils croient que la première difficulté de la France est l'immigration, ils se trompent ; et s'ils croient que les difficultés ou le refus d'intégration de certains immigrés vient d'une incompatibilité des cultures, ils se trompent encore plus. Il n'est même pas utile de se demander s'il y a une incompatibilité entre la culture européenne en large partie chrétienne et celle de l'islam. Certes, je pense qu'il n'y en a pas, que ces deux traditions peuvent s'entendre, bien que la rencontre des cultures ne soit jamais facile. Face aux folies modernes, les derniers musulmans et les derniers chrétiens, les derniers Français et les derniers Orientaux sont du même côté : « Le monde moderne lui seul et de son côté, se contrarie d'un seul coup à tous les autres mondes, à tous les mondes anciens ensemble en bloc et de leur côté » (Péguy). Mais si l'on considère les faits sociaux et non des itinéraires individuels, la question de la rencontre ou de l'affrontement des cultures ne se pose plus. La France n'est plus en aucune façon un pays catholique, ni simplement un pays d'« hommes libres et raisonnables » comme l'écrivait Bernanos, c'est un pays dont les élites ont honte de parler la langue, dont l'histoire n'est plus enseignée, où les paysages ont été ravagés, où les sociabilités se sont désagrégées, où chacun vit face à l'écran de son téléphone, où étudier, penser, lire, écouter de la bonne musique sont des extravagances à peine tolérées, où une large majorité de « sondés » ne voient aucun inconvénient aux diableries « sociétales » (PMA, GPA, avortement jusqu'à la fin de la grossesse, etc.). Comment voulez-vous qu'un étranger pas trop désaxé ait envie de s'intégrer à cela ? À ce « peuple jadis si grand » tombé dans « des déshonneurs où il se vautre en ricanant d'imbécillité » (Gobineau) ? De plus, cet étranger, même moins délirant que nos législateurs, arrive d'un pays dont la culture aussi a été détruite, s'est en partie autodétruite par l'envie de sortir du monde complexe et exigeant de la tradition, et en partie a été détruite par les interventions mortifères des puissances occidentales. Le plus souvent, l'immigrant est déraciné de sa culture autant que les Français le sont de la leur. Il ne vient en Europe que dans l'espoir d'y consommer de la mondialisation. Comment y aurait-il un choc des cultures ? Il y a bien plutôt un manque d'attraction de la culture française, non parce que les étrangers, quelle que soit leur origine, y sont hostiles, mais parce qu'elle est moribonde.



© Florent Dufour

L'IMMIGRANT EST DÉRACINÉ DE SA CULTURE AUTANT QUE LES FRANÇAIS LE SONT DE LA LEUR. IL NE VIENT EN EUROPE QUE DANS L'ESPOIR D'Y CONSOMMER DE LA MONDIALISATION

Plusieurs lecteurs ont trouvé particulièrement crépusculaire la seconde partie. La première est plus digeste. N'est-ce pas parce que dans la première on décrit le délitement de l'Orient, tandis que dans la deuxième il est aussi question de notre propre délitement ? « Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui », écrivait La Rochefoucauld.

ÉLÉMENTS : Une lueur d'espoir ?

YVES LEPESQUEUR. Je crois que l'humain en son tréfonds est inaltérable. Lorsque la déshumanisation de l'homme aura atteint un certain point, une révolte, un refus se produiront. Je pense donc qu'il y aura un salut. Mais aussi qu'avant ce point, rien n'arrêtera la marche vers l'abîme, en Orient comme en Occident, et que pour le moment, plutôt que d'agir à contretemps, il convient d'exercer sa lucidité. ◗

Yves Lepesqueur, *Pourquoi les Libanaises sont séduisantes. Histoire du Proche-Orient au vingtième siècle très brièvement expliquée à mes enfants*, L'Harmattan, 152 p., 16 €.